

HISTOIRE DE L'ACUPUNCTURE EN FRANCE

Gilbert G. Guiraud.

La CHINE, contrairement à ce que l'on pense habituellement, n'a jamais été un espace fermé à toute influence extérieure.

Dès l'aube du néolithique, la CHINE participe à la civilisation des steppes. Il s'agit d'une période qui recouvre le premier millénaire avant notre ère, et le déborde assez largement. L'espace steppique s'étend approximativement sur des territoires qui vont du Danube au Fleuve Jaune.

L'art du GANDHARA, témoigne de ses rapports avec le monde hellénistique. Peu après le début de l'ère chrétienne, et pour trois siècles environ, le GANDHARA se trouva au centre de l'empire Kushana, carrefour des voies de commerce et de civilisation au milieu du continent asiatique.

Les Routes de la SOIE, dès le deuxième siècle avant J.C., permirent à la CHINE de rentrer en contact avec le monde occidental. De la CHINE du Nord-Est, deux passages étaient possibles à travers le bassin du Tarim, pour parvenir à l'empire indo-scythe du Kushana. Plus tard, la traversée du Pamir, rendue possible, une voie commerciale est ouverte entre les Chinois et les Parthes, voisins de l'Empire Romain. C'est ainsi que la soie, principale richesse de la CHINE, et qui était utilisée comme monnaie dans les échanges des chinois avec l'étranger, pénétra en Occident. A la même époque, une route maritime est ouverte vers l'Inde et au delà. Deux routes de la soie sont donc ouvertes, celle de l'Asie Centrale, et celle de la mer. L'importance des routes n'est pas seulement d'ordre commercial, mais également d'ordre culturel. Elles permirent en particulier la pénétration en CHINE du Bouddhisme.

Plus tard, au IXème siècle, à l'âge d'or de la dynastie des **ABASSIDES** où Bagdad et Pékin sont les plus grandes villes du monde, les transactions commerciales se font dans les deux sens, et les influences réciproques dans tous les domaines contribuent à sortir la CHINE de son isolement tout à fait relatif, au demeurant.

Toutefois, la pensée médicale chinoise traditionnelle ne fera véritablement son apparition en Europe que vers la fin du XVIème siècle.

Le premier traité chinois de médecine écrit vers le IIème siècle avant J.C., le **Nei Tching** (livre de l'interne) est divisé en deux parties:

- le **SO WEN** (livre des questions simples),
- le **LING SHU** (traité d'acupuncture).

Il met en place les principes fondamentaux de la médecine chinoise traditionnelle, qui, malgré les rééditions et remaniements effectués au cours des siècles, ne seront jamais remis en cause.

Sous la Dynastie des Tang (618-907), **Wangbing** réédite le **Nei Tching** en 24 volumes, et 81 traités, ce sera la base de toutes les éditions ultérieures, régulièrement accompagnées de commentaires.

Le **Nei Tching** expose les bases de l'acupuncture traditionnelle dont un des fondements est le **Taoisme**, pour qui il n'existe pas de dualité entre le monde physique, et le monde spirituel. C'est la dialectique du **YIN** et du **YANG**, entièrement soumise aux mouvements du temps. L'homme est un microcosme, fidèle représentation du macrocosme.

Alors que la pensée occidentale est une pensée conceptuelle, la pensée chinoise est une pensée emblématique.

Tout ceci, pour dire combien les médecins du XVIème et XVIIème siècles étaient peu préparés à comprendre une telle médecine. Les doctrines matérialistes (le mécanisme, l'humorisme, le solidisme), s'opposaient aux doctrines spiritualistes (l'aninisme, et surtout le vitalisme, défendu en particulier par l'école Montpelliéraine avec Barthez).

Galien était toujours présent, même si Paracelse avait quelque peu ébranlé son autorité.

La médecine chinoise, dont l'acupuncture n'est qu'une partie, est, dans son principe, essentiellement une médecine préventive, ce que n'était absolument pas la médecine occidentale.

Si l'histoire de l'acupuncture en France est une très longue histoire qui commence dès le XIIIème siècle avec Guillaume de Rubrouk, ambassadeur de Saint-Louis en Mongolie, elle ne prend véritablement de l'importance qu'à la fin du XVIème siècle où apparaissent les premières communications sur la médecine chinoise.

Ce sont les médecins de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales et les Jésuites, de nationalités diverses, (Hollandais, Français, Polonais, Portugais), qui rapportent les premiers l'existence de pratiques médicales, curieuses, chinoises et japonaises, dont l'acupuncture et les Moxas.

Les textes chinois sont traduits en latin (de 1671 à 1680), ils constitueront la seule base documentée des médecins européens, de la fin du XVIème siècle et de tout le **Siècle des Lumières**.

A côté des médicaments, les médecins ont depuis toujours, utilisé dans certaines situations des moyens physiques (pointes de feu, cautérisations ignées, vésicatoires), pour tenter d'atténuer les douleurs.

La CHINE a été toutefois la seule à utiliser, lde façon systématique, le procédé qui consiste à traumatiser dans un but thérapeutique certaines parties punctiformes du revêtement cutané. C'est cette méthode que les jésuites ont appelée acupuncture, et que les chinois utilisent depuis plus de deux mille ans.

Au XVIIIème siècle, il existe en Occident une science des pouls et l'intérêt soulevé par la sphymologie chinoise, beaucoup plus sophistiquée que ne l'est la sphymologie occidentale, ne provoque pas de rupture avec la tradition médicale.

La découverte de la circulation par Harvey (1626) atténue cette approche médicale du corps, mais en même temps, elle permet de confondre le tracé des méridiens avec le dessin de l'appareil circulatoire.

Il faut retenir de ce moment là les écrits fondamentaux de Harvieu, Cleyer, Ten Rhyne et Boyne, même si ces écrits sont loin de refléter la médecine chinoise traditionnelle dans toute sa complexité, l'aiguille et les moxas, en particulier étaient complètement occultés.

Au XVIII^{ème} siècle, on s'intéresse à la médecine chinoise dans son ensemble. Au mécanisme du XVIII^{ème} siècle, qui voit le corps comme une machine, succède le vitalisme pour lequel il existerait dans chaque individu un **principe vital** distinct de l'âme pensante comme de la matière, le vitalisme s'intéresse donc en priorité aux relations qui s'élaborent dans le corps. C'est une notion que l'on retrouve dans l'acupuncture.

Ce ne sont pas les structures qui sont importantes, mais le mouvement interne par lequel on tente de caractériser la vie. Xavier Bichat (1771-1802) ira jusqu'à dire «la vie c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort». Dans le vitalisme, comme dans la médecine chinoise, la fonction dépasse l'organe. Barthez et Bordeu (le médecin de Diderot), chantres du vitalisme, s'intéressent à la médecine chinoise, en particulier à la science des pouls.

Vers la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème} siècle, commence à se développer, au sein même du mouvement vitaliste (avec Bichat et Laennec), la médecine anatomo-clinique dont Michel Foucault a analysé la naissance et le développement dans son livre "La Naissance de la Clinique".

La pensée médicale va se structurer sur l'exigence fondamentale de corroborer l'examen clinique par l'analyse anatomique, sur l'exigence d'établir des rapports entre la maladie et la lésion que l'on observe sur le cadavre.

Si les pouls dominent l'intérêt que portent les occidentaux à l'acupuncture aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, au XIX^{ème} siècle, on s'intéresse plutôt aux aiguilles sans pour autant porter une grande attention sur les principes de base de la médecine chinoise traditionnelle.

Dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, la médecine chinoise et l'acupuncture (présentée dans le chapitre des Vésicatoires), sont mises à mal et le jugement de Diderot, comme celui de Voltaire, sur la médecine n'est pas plus favorable à la médecine chinoise qu'à la médecine européenne.

En 1816, le Docteur L. Berlioz écrit <<On a lieu d'être étonné que depuis un siècle et plus que ce moyen curatif est connu en Europe, aucun médecin ne l'ait essayé jusqu'ici>>. Quand bien même les pratiques du Docteur Berlioz étaient peu propres à encourager les néophytes, on assiste à un véritable engouement du corps médical pour cette technique thérapeutique exotique.

J. Cloquet, Dantu, Bretonneau, Trousseau et combien d'autres, s'y intéressent. L'acupuncture s'installe de plein pied dans la Faculté et surtout dans les services hospitaliers parisiens. Mais il s'agit d'acupuncture traditionnelle et qu'il faut comprendre au sens strict du mot forgé par les jésuites. Et pourtant, à la lecture des textes fondamentaux de cette époque, on se rend compte que tout est pratiquement en place dès le XIXème siècle. Déjà, les indications privilégiées de l'acupuncture sont fixées, ce sont les douleurs rhumatismales et les spasmes fonctionnels. La publicité exagérée, le charlatanisme, sont dénoncés. On s'intéresse à la profondeur des punctures et de quelle façon! à la nature du métal des aiguilles, aux aiguilles à demeure et surtout à l'électro-acupuncture. On se livre à une expérimentation animale audacieuse, qui, de nos jours, donnerait lieu à bien des polémiques. On évoque un mécanisme d'action neurophysiologique. On n'oublie pas les autres volets de la médecine chinoise, les moxas, les massages, la gymnastique, la phytothérapie.

Ainsi, malgré une approche de l'acupuncture amputée des Points et des Méridiens, dont il n'est pas question, malgré l'absence de référence à l'Energie et au Cycle des Cinq Eléments, nous sommes confondus par la sagacité des problèmes abordés dès ce moment-là, qui restent inchangés à l'heure actuelle.

Dans la deuxième moitié du XIXème siècle, se met en place un modèle d'explication neurologique et électrique de l'acupuncture. Mais les expérimentations sont le plus souvent très fantaisistes et finissent par contribuer au rejet de l'acupuncture. Et ce, d'autant que les découvertes de Claude Bernard (1843) et de Louis Pasteur (1876) font naître d'immenses espoirs.

L'acupuncture de la fin du XIXème siècle à 1930 va connaître une longue traversée du désert et ce malgré la publication en 1863, par le Capitaine Dabry, de la "Médecine Chinoise" qui évoque enfin les vaisseaux qui conduisent l'énergie et qui montre surtout que l'acupuncture ne se réduit pas à la puncture d'un point ou d'une zone douloureuse. Pour la première fois, était explicité clairement le principe de la circulation énergétique.

C'est à Georges Soulié de Morant (1878-1955) que revient le mérite d'avoir introduit au cours des années trente l'acupuncture traditionnelle en France et en Occident plus généralement et d'avoir suscité l'intérêt du corps médical lui qui n'était pas médecin.

D'abord envoyé en 1901 en Chine, par la Banque Lehieux, il devient très vite Consul de France à Shangaï. C'est lors d'une épidémie de choléra qu'il s'intéresse à la médecine chinoise.

Devant le succès de l'acupuncture et l'impuissance des médicaments d'alors, il décide d'abandonner la carrière diplomatique, de rester en Chine où il va s'initier à cette thérapeutique. Il obtient le titre de Médecin Chinois (il s'agit d'un certificat signé par les patients soignés et guéris) puis celui d'Académicien. A son retour en France en 1927, il rencontre le Docteur P. Ferreyroles qui l'incite à traduire en français les livres chinois qu'il possède. En 1934, il publie son "Précis de la vraie acupuncture chinoise". Dans le même temps, il ouvre sa première consultation à l'Hôpital Léopold Bellan à Paris, puis une autre à l'Hôpital Bichat.

Parallèlement, d'autres médecins, par des voies différentes, s'intéressent eux aussi à l'acupuncture. Le Docteur R. de la Fuye (1890-1962), dès 1915, avait noté cette pratique chez les Esquimaux. Il s'appuie dans ses travaux, qu'il commence en 1935, sur les écrits de Dabry de Thiersant, et sur ceux de Georges Soulié de Morant, dont il sera un temps l'élève.

Le Docteur Niboyet à Marseille est initié à l'acupuncture dans les années 1930-1940 par un lettré chinois. Mais il est aussi l'élève de G. Soulié de Morant pour exercice illégal de la médecine. Il n'est pas possible de rentrer dans le détail de l'histoire des sociétés d'acupuncture en France; comme pour les sociétés de psychanalyse, une des explications pour comprendre la multiplicité des associations est l'incompatibilité de caractère entre les membres qui composent ces associations.

Qu'en est-il aujourd'hui de l'acupuncture en France? Un peu partout, deux tendances s'affrontent et se partagent le champ de l'acupuncture; il y a d'abord les tenants de la tradition pour qui les livres classiques n'ont pas encore tout révélé, et qui s'acharnent à poursuivre et à préciser la traduction des textes anciens.

L'acupuncture ne leur suffit plus pour se démarquer de leurs confrères, ils y ajoutent depuis quelques années la compétence en médecine chinoise traditionnelle, qu'ils pratiquent dans un autre univers culturel et social que celui dans lequel est née et s'est développée cette médecine. Il y a ensuite les réformistes, les modernistes, les avant-gardistes, qui ont abandonné toute référence à la médecine chinoise traditionnelle, et n'en ont conservé que l'aspect réflexothérapique. Ce sont ceux qui tentent d'expliquer les mécanismes humoraux et/ou neurophysiologiques qui sous-tendent la puncture per-cutanée.

Quoi qu'il en soit, l'Académie de Médecine, en 1950, a reconnu l'acupuncture sans accepter pour autant les principes qui sous-tendent la médecine chinoise traditionnelle, l'Académie assimilant l'acupuncture comme au XVIIIème siècle aux ventouses et aux "pointes de feux". Dès 1948, il y a lieu par ailleurs de noter que l'acupuncture a été prise en compte dans la Nomenclature des Actes Médicaux et qu'elle était au programme du C.E.S. d'électroradiologie jusqu'en 1970 environ. L'enseignement en France a été assuré jusqu'à ces dernières années par des sociétés d'acupuncture qui délivraient un diplôme non reconnu bien évidemment par les Instances Ordinales. Depuis trois ans, l'acupuncture donne lieu à un diplôme inter universitaire, délivré par quelques facultés seulement, et ce au terme de trois ans d'études minimum.

Seule la S.A.S.T. continue un enseignement hors du cadre universitaire délivrant un diplôme sur un an, considérant depuis toujours que l'acupuncture ne peut pas constituer une spécialité. Il s'agit seulement d'une modalité thérapeutique à proposer en fonction de la situation pathologique.

Il y a lieu enfin de bien différencier la médecine chinoise traditionnelle qui constitue une ethno médecine, qui perdure certes depuis plus de deux mille ans, mais dont l'étude relève de l'anthropologie médicale et qu'il faut bien différencier de la médecine actuelle. Il y a entre les deux une "cassure épistémologique" irréductible. Il n'empêche que le point d'acupuncture constitue bien un lieu thérapeutique privilégié de type réflexologique dont les mécanismes d'action neurophysiologiques sont de mieux en mieux élucidés.